Document generated on 04/24/2024 4:39 a.m.

**Liberté**

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

# Classicisme de Cortazar

## Julio Cortazar, *Nous l'aimons tant, Glenda* et autres récits, traduit de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon et Françoise Campo, Paris, Gallimard, 1982, collection «Du monde entier», 185 p.

François Ricard

Volume 25, Number 1 (145), February 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30417ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ricard, F. (1983). Review of [Classicisme de Cortazar / Julio Cortazar, *Nous l'aimons tant, Glenda* et autres récits, traduit de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon et Françoise Campo, Paris, Gallimard, 1982, collection «Du monde entier», 185 p.] *Liberté*, *25*(1), 104–106.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FRANÇOIS RICARD

# CLASSICISME DE CORTAZAR

Julio Cortazar, **Nous l'aimons tant, Glenda** et autres récits, *traduit de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon et Françoise Campo, Paris, Gallimard, 1982, collection «Du monde entier», 185 p.*

Quoiqu'il soit Argentin et écrive en langue espagnole, Cortazar appartient au petit groupe de ces écrivains étrangers si systématiquement traduits en français et qui sont si présents dans la vie intellectuelle française, qu'on finit quasiment par les considérer comme des écrivains français, ce qui n'est d'ailleurs pas sans profit pour la littérature française elle-même.

*Nous l'aimons tant Glenda*, en effet, est au moins le douzième livre de Cortazar à être traduit. De nouveau, il s'agit d'un recueil de nouvelles, qui s'inscrit dans ce que plusieurs considèrent comme la meilleure veine de Cortazar, celle qui comprenait jusqu'ici *Les Armes secrètes, Gîtes, Tous les feux le feu, Octaèdre* et *Façons de perdre*. A côté, la veine romanesque (*Marelle, 62—Maquette à monter, Livre de Manuel*) peut sembler un peu moins forte, un peu moins «naturelle». Enfin, il y a la veine qu'on peut appeler «cronopéenne», mais qui reste encore assez mal connue et paraît peut-être un peu inégale, malgré les bijoux que contenaient *Cronopes et fameux* ou certaines pages du *Tour du jour en quatre-vingts mondes.*

Ainsi, avec ce dernier livre, on est en présence du

meilleur Cortazar, le Cortazar du conte fantastique ou étrange, le maître du récit bref, de l'invention stylistique et technique, le Cortazar de la magnifique virtuosité narrative. *Nous l'aimons tant Glenda* n'est donc pas un livre vraiment surprenant. Pour surprendre, il aurait fallu qu'il soit raté. Or ce livre, dans son ensemble comme dans chacune des nouvelles qui le composent, manifeste une sorte de perfection, d'assurance souveraine, qui fait que pas un instant, en le lisant, on ne se dit qu'il pourrait être différent. Tous les changements, toutes les retouches possibles ont déjà été faites, rien ne grince, chaque pièce s'emboîte parfaitement dans chacune des autres; en un mot, et si moderne qu'il soit par ailleurs, c'est un livre qui a quelque chose de *classique*.

Pour notre ravissement, du reste. Car classicisme n'est pas ennui, bien au contraire. Ici (un peu comme chez l'autre maître, Italo Calvino), le Récit atteint son plus haut point d'efficacité, ce point où la forme, qui pourtant est tout, semble disparaître, ne plus se laisser voir tant elle excelle à produire cet enchantement, cet état de «capture» et cette crédulité où toute histoire réussie plonge celui qui la lit. Et cependant, il n'y a pas de recette. Pas d'autre recette, en tous cas, que la prouesse et que l'invention continuelles, choses que seule permet une confiance entière au langage. Et choses aussi que permet sans doute plus facilement la nouvelle que le roman.

Des dix textes que contient le recueil, aucun ne ressemble tout à fait aux autres. La plupart sont des récits de type fantastique, mais l'intéressant, c'est que le fantastique s'y établit toujours par des techniques différentes: fondé tantôt sur le jeu des personnes grammaticales («Histoire avec des mygales», «Graffiti»), tantôt sur le bouleversement de l'espace et du temps («Coupures de presse»), du rapport entre la veille et le rêve («Histoires que je me raconte») ou de l'opposition entre l'image et l'objet («Orientation des chats»), tantôt sur la fable elle-même («Nous l'aimons tant, Glenda»), il atteint à chaque fois son but grâce à

cette perfection et surtout à cette singularité formelles que Cortazar réussit à imprimer à chacune de ses proses narratives. Celles-ci, par leur rigueur et leur densité, se rapprochent ainsi de la construction poétique.

Ou bien de la construction musicale. Et d'ailleurs, le meilleur texte du recueil, celui où apparaît le mieux la superbe maîtrise de Cortazar, est précisément une nouvelle écrite directement, comme le précise une petite postface, sur le mode de la composition musicale, nommément d'après la série de variations de Jean-Sébastien Bach intitulée *L'Offrande musicale.* Cette nouvelle s'appelle «Clone». Là plus que n'importe où ailleurs, c'est la Forme qui non seulement guide la narration, mais en constitue l'origine et la matière mêmes. Les personnages, le temps, le lieu, les épisodes, tout ne fait que découler du schème formel. Mais le mot «schème», étant donné la rigidité qu'il évoque, ne convient peut-être pas tout à fait, car cette forme, au contraire, est surtout un mouvement, un principe de croissance, une certaine *orientation* de l'écriture et de l'imagination en fonction d'un ordre non pas préalable, mais à construire au fur et à mesure que le récit se déroulera. L'essentiel, toutefois, c'est qu'au bout du compte cette «contrainte» sera devenue invisible, se sera fondue à même la matière du récit, dont elle semblera issue, alors que c'est l'inverse qui s'est produit. Valéry, dans ses propos sur la conchyliologie, a dit là-dessus des choses définitives.

Ainsi donc, *Nous l'aimons tant Glenda* aura beau ne pas vous surprendre, particulièrement si vous avez déjà lu beaucoup de Cortazar, il fera au moins une chose: vous fasciner de nouveau.